

Patrick Maury

Petites métanies du temps

(extraits)

Je voudrais démarrer par l'Insulte
mais aussitôt, le corps lâche,
mes lèvres tremblent et mon regard se vide :
« La trahison a pris le mensonge par la main. »
Où est-elle la belle colère de l'existence,
l'écarlate ; la rage aveugle qui détruit ;
la mauvaise conseillère du destin ;
la fureur de vivre ?
Comme j'ai honte de cette distance
qu'engendre la fausseté même
des mots imprononçables.
Dans ce temps mort, je te regarde partir –
et je n'ai plus de mains.

*

Voici que je chante l'Erreur,
la paroi de gravité, le pré toujours vert,
la cache du temps.
Comme il est émouvant
celui qui devrait ne pas s'en souvenir.
Les veines bleues de l'enfance
battent sur ma tempe –
je m'endors dans les bras du pardon.
Mais je ne prends plus part à vos joies
et celle qui grandit au loin
n'a pas connu les mains du père.
Existe-t-il seulement des mots
assez rapides pour arrêter un fugitif?

*

Je veux me distinguer de vous
encore par cet encorbellement de l'âme
qui surplombait, hier encore,
la façade du monde.
Est-il donc mort l'esprit du Promontoire ?
Je ne le crois pas.
Mais je suis le servant d'un acte si solitaire
que parfois le courage fait défaut.
Ô comme il fut trompé ce roi de la lumière
qui pour avoir voulu raccourcir le temps
à la vue d'une voile noire se jeta dans la mer.
Rapatriez-moi ! Rapatriez-moi !
Seigneur, rapatriez-moi.

*

J'ai reculé dans ton visage comme ta Gloire
un temps advint avec la soumission.
Obéir à l'invisible est une tâche ingrate.
L'œil du peintre pourtant est aguerris
à la splendeur du monde,
la querelle des images.
Mais voilà, c'est la fadeur qu'il nous faut ;
le blanc, le presque rien.
Pourrons-nous jamais nous soumettre à la perte ?
Une brise de printemps me crible
à travers la verte haie vive.
J'ai passé dans la légende de nos pères –
je suis nu.

*

Quand l'Heure est venue de plier
le dernier linge de celui que tant on aimait,
ce n'est pas la lumière
qui manque dans la chambre,
mais le silence du temps.
Tout ce qu'il nous faut manier
et remanier décime notre écoute.
Rester est donc possible.
Rester les bras en croix
devant l'armoire grande ouverte –
ne sachant pas, face au noir,
s'il nous faudra refermer les portes
du dedans ou du dehors.

*

Il ne restait pas forcément beaucoup de place
pour toi sur mes épaules,
et des rivières très profondes
nous séparaient encore du monde fixe.
Tous pensaient que nous perdions notre temps
à chercher un passage ;
quand seulement nous luttions avec l'Âge –
en silence, sur une terre ombreuse,
nous frayant un chemin
dans la pénombre des sentiments.
Mais le pas qui me manquera
tu le connais déjà,
toi qui t'endors dans ma fidélité.

*

Redonne-leur une chance de te convaincre
avant que d'accomplir le geste contre nature ;
la levée du secret ne saurait entamer
le courage de ton métier.
Ils ont dressé pour toi
la table prénatale de la joie,
mis ton couvert, attendu jusqu'au soir
dans des baraquements d'or pur
que tinte la petite cloche des eaux nouvelles
annonçant ta venue.
Plus de temps, plus de lieu.
Sois à toi-même une traduction du simple :
boire le vin, manger le pain – Tout est là.

*

Le dormeur s'est assis
un arbre au pied du cœur ;
ta Parole n'aura donc pas suffi
à corrompre son sommeil.
Mais alors qui pourra tenir éveillé
ce compagnon inégal des mauvais jours ?
Toi qui marches dans l'avant et dans l'après
couvert d'une sueur de sang
parmi les oliviers si sombres,
laisse lui le temps de te perdre.
Car tu es la réponse
qui précède toute question :
« Qui cherchez-vous ? »

*

Quand nous partons, nous restons –
et le silence du monde approche.
Gardien temporaire des morts,
je marche comme si une bonne partie
du temps avait courroucé les bergers.
A l'instant même où j'incorpore le doute,
ceux-ci se réjouissent du sens.
Mais je n'ai pas de pensée –
je suis veuf de l'atome.
Atteignez-les, mon Dieu, dans la pauvreté du modèle
pour qu'à l'heure de notre mort, il en soit ainsi,
pour qu'à l'heure de notre mort seulement
il en soit ainsi.